

VICTOR HUGO

VICTOR HUGO occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de nos lettres ; il domine le XIX^e siècle par la durée de sa vie et de sa carrière, par la fécondité de son génie et la diversité de son œuvre : poésie lyrique, satirique, épique, drame en vers et en prose, roman, etc... Il a évolué avec son temps, dans son art et dans ses idées, se faisant sinon le guide du moins l'interprète éloquent des mouvements d'opinion. Persuadé que le poète remplit une mission, il a pris une part active aux grands débats politiques, devenant à la fin de sa vie le poète officiel de la République. Une grande partie de son œuvre est populaire, par les idées sociales qu'elle a contribué à répandre et par les grands sentiments humains, nobles et simples, qu'elle chante : amour paternel, patriotisme, joies du travail, grandeur des humbles. Au XX^e siècle, sa gloire a paru un moment remise en question : on insistait sur ses défauts : philosophie sommaire, démesure, rhétorique, orgueil, sans s'aviser qu'ils étaient simplement le revers d'une prodigieuse puissance créatrice. Mais par un juste retour le génie de Hugo n'est plus contesté aujourd'hui : la critique met l'accent sur la variété de son inspiration, de la fantaisie la plus légère jusqu'aux sombres visions ; elle salue dans le mage romantique l'un des initiateurs de la poésie moderne.

Un talent précoce (1802-1826)

LA FORMATION : VOYAGES ET ÉTUDES.
« Ce siècle avait deux ans... » : VICTOR HUGO est né à Besançon en 1802, d'une mère nantaise et d'un père lorrain, alors commandant, qui deviendra général et comte d'Empire. Il est leur troisième fils, cadet d'Abel et d'Eugène. Mme Hugo vit à Paris avec ses enfants de 1804 à 1807, puis à Naples, et revient à Paris en 1809. Le temps heureux passé aux *Feuillantines* laissera au poète de chers souvenirs : « J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère, Trois maîtres : un jardin, un vieux prêtre et ma mère » ; séjour prolongé jusqu'en 1814, mais interrompu par un voyage d'un an en Espagne (1811-1812), dont l'enfant précoce rapporte des impressions ineffaçables. Cependant il commence à souffrir de la mésentente croissante qui règne entre ses parents et aboutit bientôt à une séparation de fait. Il devient alors interne à la pension Cordier et suit les cours du lycée Louis-le-Grand (1815-1818), obtient des succès scolaires et compose ses premiers poèmes. Dès ce moment son ambition est immense : « Je veux être Chateaubriand ou rien », écrit-il en 1816. Des récompenses que lui décernent l'Académie française (1817) puis l'Académie des Jeux floraux de Toulouse (1819) l'aident à convaincre son père qui aurait voulu le voir préparer l'École Polytechnique ; pour se consacrer à sa vocation littéraire, il renoncera même bientôt à des études de droit entreprises sans enthousiasme.

APPRENTISSAGE LITTÉRAIRE ET DÉBUTS DANS LA VIE. En 1819 Victor Hugo fonde avec ses frères le *Conservateur littéraire* ; la rédaction de cette revue va l'initier à des tâches littéraires très variées. Il est alors catholique et monarchiste et cherche à obtenir l'appui de Chateaubriand. Une *Ode sur la Mort du duc de Berry* attire l'attention sur son jeune talent (1820). Vers le même temps, il s'éprend d'ADÈLE FOUCHER, qu'il épouse en 1822. Ils auront quatre enfants : LÉOPOLDINE (1824), CHARLES (1826), FRANÇOIS (1828) et ADÈLE (1830).

L'année 1822 voit aussi paraître son premier recueil de poèmes, les *Odes*, précédées d'une importante Préface (cf. p. 159) et qui deviendront en 1826 les *Odes et ballades* (édition définitive, 1828). Hugo amorce également une carrière de romancier, avec *Han d'Islande* (1823) et *Bug-Jargal* (1826 ; première version, 1820). Il collabore à la *Muse française*, fondée en 1823, et fréquente le salon de CHARLES NODIER à l'Arsenal, où il rencontre VIGNY et LAMARTINE. Il s'engage prudemment sur la voie du romantisme, déclarant encore dans une nouvelle Préface des *Odes*, en 1824, qu'il n'est ni classique, ni romantique, mais conciliateur (cf. p. 159).

**La mêlée
romantique
(1827-1830)**

LA PRÉFACE DE CROMWELL. Mais bientôt son évolution s'accélère. Il rêve d'assurer le triomphe du romantisme par un coup d'éclat : la conquête de la scène. En 1827 il publie *Cromwell*, drame en vers injouable, mais accompagné d'une Préface qui constitue le manifeste anticlassique le plus éclatant et définit le drame romantique (cf. p. 232).

LES ORIENTALES. En 1829, tenté par l'art pur, il affirme dans la Préface des *Orientales la liberté de l'inspiration* ; le recueil correspond d'ailleurs à l'élan d'enthousiasme philhellénique qui règne alors en France, mais il révèle aussi chez l'auteur une maîtrise accrue, un *sens plastique* et une *virtuosité rythmique* tout à fait remarquables. La même année Hugo publie un nouveau roman, de tendance humanitaire, *Le Dernier jour d'un Condamné*, et compose un second drame, *Marion de Lorme*, qui, arrêté par la censure de Charles X, ne sera joué qu'en 1831.

LA BATAILLE D'HERNANI. C'est un troisième drame, *Hernani*, qui forcera les portes de la Comédie Française, citadelle des classiques. Le soir de la première (25 février 1830), les « Jeune-France », étudiants ou rapins comme GÉRARD DE NEURAL et THÉOPHILE GAUTIER, mènent l'assaut contre les « perruques » et assurent le triomphe de la pièce. Cette révolution littéraire précède de peu la révolution politique de juillet, et Hugo semble le pressentir lorsqu'il écrit dans la Préface d'*Hernani* (mars 1830) : « Le romantisme n'est, à tout prendre, que le *libéralisme* en littérature. »

LE CÉNACLE. Victor Hugo est maintenant le chef de file incontesté du romantisme, l'idole de la jeune génération. L'appartement de la Rue Notre-Dame-des-Champs où il s'est installé en 1827, sans détrôner tout à fait le salon de Nodier, est devenu le lieu de réunion du « cénacle » que constituent les romantiques militants, artistes ou écrivains comme Vigny, Dumas, Mérimée, Balzac, Sainte-Beuve, Nerval et Gautier. C'est le quartier général où a été préparée, dans une activité fiévreuse, la bataille d'*Hernani*.

**La gloire littéraire
(1830-1843)**

Avant trente ans, Victor Hugo, ce jeune dieu, accède à la gloire ; mais à peine commence-t-il à en savourer l'ivresse qu'il va en connaître les amertumes. Au lendemain d'*Hernani* le cénacle commence à se disperser. La première trahison et la plus grave est celle d'un ami très cher, Sainte-Beuve, qui noue une intrigue avec Mme Hugo. Son bonheur conjugal brisé, le poète, infidèle à son tour, s'éprend en 1833 de JULIETTE DROUET, liaison passionnée d'abord, puis sereine et inaltérable. Placée dans une situation difficile, Juliette Drouet forcera le respect par sa discrétion, sa tendresse et son dévouement.

NOTRE-DAME DE PARIS. Cependant un autre triomphe suit de près celui d'*Hernani*. Après le théâtre Hugo annexe au romantisme le roman avec *Notre-Dame de Paris* (1831 ; cf. p. 195). Il y donne la mesure de son imagination, de sa puissance verbale, et exploite habilement le goût du temps pour le Moyen Age qui l'avait déjà inspiré dans ses *Ballades*.

LES RECUEILS LYRIQUES. Entre 1830 et 1840 il va publier quatre recueils lyriques, *Les Feuilles d'Automne* (1831), *Les Chants du Crépuscule* (1835), *Les Voix intérieures* (1837), *Les Rayons et les Ombres* (1840). De l'un à l'autre en voit évoluer ses idées, s'affirmer son originalité et se préciser sa conception de la poésie (cf. p. 159-166).

LE DRAME. Enfin Hugo fait jouer de nouveaux drames : *Le Roi s'amuse* (1832) ; puis, en prose, *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833), *Angelo* (1835) ; en 1838, revenant au drame en vers, il donne son chef-d'œuvre, RUY BLAS (cf. p. 240). Cette période créatrice trouve son couronnement dans l'élection du poète à l'Académie française (1841), mais se termine sur un échec, celui d'un dernier drame, *Les Burgraves*, en 1843. Signe des temps : la même année triomphe une tragédie néo-classique, la *Lucrèce* de Ponsard.

La vie politique (1843-1851)

MORT DE LÉOPOLDINE. Cette année 1843 marque un tournant dans la vie de Victor Hugo. Le 4 septembre sa fille aînée Léopoldine, mariée depuis peu, se noie en Seine, à Villequier, avec son mari Charles Vacquerie. La douleur du père est atroce, et reste d'abord muette; lorsqu'il peut l'exprimer dans des poèmes, il ne se résout pas à les publier: il s'écoulera seize ans entre *Les Rayons et les Ombres* et le nouveau recueil lyrique contenant les pièces consacrées à la mémoire de Léopoldine, *Les Contemplations*.

LE PAIR DE FRANCE. Détourné en partie de l'activité littéraire, Hugo va chercher un dérivatif dans l'action politique. La mission du poète telle qu'il la concevait (cf. p. 162) trouvait là son aboutissement normal. D'autre part, après être resté réservé à l'égard de Louis-Philippe, il avait été conquis par la jeune duchesse d'Orléans, admiratrice enthousiaste de son œuvre (1837). Il avait pu penser qu'en accédant au trône le prince héritier l'appellerait au ministère. La mort du duc d'Orléans (1842) avait mis fin brutalement à ses rêves, sans détruire son attachement à la duchesse et à ses enfants. Nommé pair de France en 1845, il intervient à la chambre haute en faveur de la Pologne, parle contre la peine de mort et l'injustice sociale. En 1848 il tente vainement de faire proclamer la régence de la duchesse d'Orléans.

VICTOR HUGO ET LE PRINCE-PRÉSIDENT. Député de Paris à l'Assemblée Constituante puis à l'Assemblée Législative, Hugo se montre d'abord partisan résolu du prince Louis-Napoléon. Il est de ceux qui ont préparé son succès de longue date, en contribuant à répandre (depuis les *Chants du Crépuscule*) la légende napoléonienne; il a appuyé chaleureusement sa candidature à la Présidence de la République; il semble même avoir envisagé un moment sans répugnance l'établissement d'un régime d'autorité en faveur du prince. Mais soudain, pour des raisons à la fois idéologiques et personnelles il se rapproche de la gauche, dénonce les ambitions et les menées du prince-président, combat le césarisme dans un journal qu'il a fondé, l'*Événement*. Au 2 décembre, il s'efforce sans succès de soulever le peuple de Paris et, risquant d'être arrêté, doit passer la frontière.

L'exil (1851-1870)

Après l'épreuve d'un deuil cruel, l'épreuve de l'exil achève de mûrir le génie de Victor Hugo. Le poète commence alors une nouvelle carrière; c'est en exil qu'il va composer ou parfaire ses œuvres maîtresses. Il séjourne d'abord à Bruxelles (1851-52) où il aborde la tâche la plus urgente: stigmatiser le coup d'État et son auteur; il rédige à cet effet un récit virulent, *l'Histoire d'un crime* (qui ne paraîtra qu'en 1877) et un pamphlet, *Napoléon le Petit*.

JERSEY (1852-1855). En août 1852 il passe à Jersey et s'installe avec les siens à Marine-Terrace. Poursuivant son œuvre vengeresse, il compose et publie *LES CHATIMENTS* (Bruxelles, 1853), satire éloquente, ironique, enflammée, où il clame son mépris et sa haine pour Napoléon III, son amour de la liberté et son espoir en des temps meilleurs (cf. p. 166-172). Répandu clandestinement en France, l'ouvrage galvanise l'opposition républicaine qui reconnaît dans l'illustre proscrit son chef spirituel. Cependant Hugo achève les *Contemplations*. En septembre 1853 une amie reçue à Marine-Terrace, Delphine de Girardin, l'initie au spiritisme; dans les sombres mois d'hiver et de tempête, il est hanté par l'idée de la mort, le mystère de l'âme et du monde. Alors se libère en lui la tendance latente à une poésie hallucinatoire, et il ébauche, sous forme de visions apocalyptiques, une épopée philosophique qui aborde le problème du mal: *La Fin de Satan*, et le problème de l'infini: *Dieu*. Ces deux œuvres, commencées l'une en février-mars 1854, l'autre au printemps de 1855, ne paraîtront qu'après sa mort, en 1886 et 1891 (cf. p. 193-194).

GUERNESEY (1855-1870). L'agitation des proscrits inquiétant les autorités locales, Hugo doit quitter Jersey pour Guernesey (octobre 1855). Il y acquiert une maison, Hauteville-House, où son imagination vibrera au spectacle de la mer et des côtes de France dans le lointain.

(ci-dessous, *Ballades et Orientales*). — C'est le rythme du pas de charge (p. 167), du tocsin (cf. p. 166, *La Satire*, § 2), de la chevauchée lugubre (p. 179), allègre (p. 189) ou sauvage (p. 190), le chant de la nuit biblique (p. 186), la fusion mystérieuse de la musique dans un silence lui-même mélodieux (p. 190, v. 68-71), ou la grâce aérienne de cette chanson tendre (*Contemplations II, 2*) :

Mes vers fuiraient, doux et frères,
Vers votre jardin si beau,

Si mes vers avaient des ailes
Des ailes comme l'oiseau...

Les Odes (1822)

Ce premier recueil groupe des pièces *intimes* et des poèmes *officiels* d'inspiration catholique et légitimiste. On y discerne l'influence de Chateaubriand et de Lamartine et aussi un talent précoce, mais rien n'y révèle encore la véritable originalité de Victor Hugo. En revanche la 1^{re} Préface (juin 1822) contient des *vues prophétiques* — a) sur *l'unité de la poésie*, qu'elle s'exprime en vers ou en prose, à propos des « émotions d'une âme » ou des « révolutions d'un empire » ; — b) sur *son essence* même : « Le domaine de la poésie est illimité. Sous le monde réel, il existe un monde idéal qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses... La poésie n'est pas dans la forme des idées mais dans les idées elles-mêmes. La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout. »

La Préface de 1824 esquisse une autre idée que Hugo orchestrera de plus en plus largement, celle de la *fonction* que remplit le poète (cf. p. 162) : « Telle est la mission du génie ; ses élus sont ces sentinelles laissées par le Seigneur sur les tours de Jérusalem et qui ne se tairont ni jour ni nuit ». Le poète « doit marcher devant les peuples comme une lumière et leur montrer le chemin... Il faut que toutes les fibres du cœur humain vibrent sous ses doigts comme les cordes d'une lyre. Il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu ».

Les Odes et Ballades (1826)

Pourtant les *Ballades* qu'il joint aux *Odes* en 1826 relèvent surtout d'une inspiration *pittoresque*. Elles font revivre, dans le genre troubadour alors à la mode, le Moyen Age tel qu'on l'imaginait d'après les ballades germaniques et les romans ou les poèmes de Walter Scott. Leur intérêt réside surtout dans une virtuosité rythmique qui va jusqu'au tour de force : *Le Pas d'armes du roi Jean* (ajouté en 1828) est composé tout entier en vers de trois syllabes.

Les Orientales (1829)

Cette tendance pittoresque s'épanouit dans les *Orientales*. Hugo semble choisir *l'art pour l'art* : « Tout est sujet ; tout relève de l'art : tout a droit de cité en poésie... Le poète est libre » (Préface). De fait plusieurs de ces pièces sont des impressions, des paysages ; dans les *Djinnns*, la poésie devient rythme pur. Pourtant les *Orientales* n'offrent pas seulement des tableaux méditerranéens, elles ne sont pas en réalité un « livre inutile de pure poésie » : chanter la beauté, c'est chanter la Grèce, et le recueil lance un *fervent appel en faveur de l'indépendance hellénique*. Bien souvent la description cache une idée, la défense d'une cause (*Clair de Lune*) ; dans *l'Enfant*, le bel enfant grec aux yeux bleus ne veut ni fleur, ni fruit, ni l'oiseau merveilleux, il veut « de la poudre et des balles ».

Les Feuilles d'Automne (1831)

Au milieu de la tempête politique, ce sont des vers *intimes*, généralement empreints d'une *mélancolie douce*. « des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée ; des vers de l'intérieur de l'âme. » Le poète dit sa pitié pour « les mille objets de la création qui souffrent et languissent autour de nous » et célèbre la charité (*Pour les Pauvres*) ; il nous confie ses joies de père (*Lorsqu'enfant paraît*), médite sur la nature et l'humanité (*Ce qu'on entend sur la montagne*) ou sur la brièveté de la vie, après avoir laissé vibrer son imagination devant la fantasmagorie des *Soleils Couchants*. Dans la première pièce (*Ce siècle avait deux ans*), il évoque